

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE MOHAMED KHAIDER BISKRA

Département des langues Etrangères

Filière de Français

Système LMD



**Le thème du regard dans Les yeux baissés
de Tahar Ben Jelloun**

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Master

Option : Langues, Littératures et Civilisations

Sous la direction :

- Mme. AZIZA Benzid

Présenté et soutenu par :

- FATNA Attallaoui

ANNEE UNIVERSITAIRE : 2012-2013

Remerciements

Au terme de cette recherche, mes remerciements vont vers les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont rendu possible sa réalisation.

Je désire remercier particulièrement ma directrice de recherche

Madame Aïcha Benxid, pour ses précieux conseils et sa disponibilité. Ses observations judicieuses m'ont guidé pendant l'élaboration et la concrétisation de mon projet de mémoire.

Dédicace

Je dédie cette thèse par amour

A ma famille bien aimée:

A ma chère mère, à mon cher père

A mes frères et mes sœurs :

Mounir, Yacine, Fatima, Fairoux, Nadia, Hanane

Siham, Soumia et Chahrazed.

A ma belle Fadila

A mes poussins :

Wassim, Sami, Chakib, Fineddine, Mahdi.

A mes fées :

Iness, Rana, Soundous, Maram, Farah, et Aryam.

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Remerciements..... | 2 |
| Dédicace..... | 3 |
| Table des matières..... | 4 |
| Introduction générale..... | 5 |
| Chapitre I : le regard comme moyen d’expression..... | 10 |
| 1- Les yeux : de la perception à l’expression..... | 11 |
| 2- Du regard de l’autre à l’introspection de soi..... | 18 |
| Chapitre II : le regard comme objet de revendication..... | 23 |
| 1- le regard : objet de respect ou de défi..... | 24 |
| 2- Fatma : femme en lutte pour la libération de son regard..... | 29 |
| Chapitre III : le regard comme fait culturel..... | 36 |
| 1- La main protectrice de Fatma..... | 37 |
| 2- Le mauvais œil..... | 42 |
| Conclusion générale..... | 47 |
| Références bibliographiques..... | 51 |

Le regard comme objet de revendication

Le regard : objet de respect ou de défi

La communauté arabo-musulmane est une communauté de respect, elle veille aux bons comportements tant dans l'espace privé que public. Parmi ces comportements, celui du regard. En fait, le respect des parents et des adultes en général repose sur ce motif et se manifeste par le geste de baisser les yeux devant eux.

Ainsi, la tradition marocaine qui tire ses valeurs de la religion musulmane, accorde une grande importance à ce geste, et le considère comme une valeur de respect qui constitue le noyau de la société.

Dans *Les yeux baissés*, la question du respect de l'autre par le biais du regard est largement traitée par l'écrivain Tahar Ben Jelloun. Ce geste imposé à tous les musulmans par leur religion est une valeur primordiale dans l'éducation des enfants : « *Le respect des parents est une des recommandations d'Allah. Même quand ils ont tort, il est du devoir de leur obéir.* » (p. 29).

Durant toute l'histoire, l'auteur nous décrit des regards qui se baissent par respect et par pudeur, il raconte que lorsque le père de Fatma lui ordonne de baisser les yeux en lui parlant, elle l'accepte sans remettre en question le droit au regard et sans vouloir s'affirmer, car c'est un regard qui accepte volontairement l'autorité du père. Elle souligne :

« Quand mon père m'ordonne de baisser les yeux, je ne peux pas résister ou faire autrement. Mes yeux se baissent d'eux-mêmes. Je ne peux pas l'expliquer. Je sais seulement que c'est l'expression d'un pacte entre nous deux. L'amour c'est d'abord le respect qui s'exprime par ces gestes. Il ne faut pas chercher très loin. (...), Je n'acceptais de baisser les yeux et la tête que face à mon père. Il avait cette autorité sur moi de façon naturelle, sans avoir recours à la menace ou l'intimidation. Je redevais toute petite, désarmée, prête à obéir. Il n'en abusait pas ; il me faisait confiance et cela flattait mon orgueil. » p. (163-164).

Devant le père, le regard de Fatma ne peut pas résister, il se baisse volontairement par respect et par amour.

Le regard comme objet de revendication

Au moment de son premier retour dans son village natal, l'héroïne s'y sent étrangère, ayant l'expérience du pays où les femmes ne vivent pas les yeux baissés. La grand-mère, en sentant sa désespérance, essaye de lui rappeler les valeurs de sa tribu :

« Ma petite, tu as grandi et tu as changé. Où que tu ailles, tu es la fille de tes parents et l'enfant de ce village. Tu peux apprendre les langues et les pays, mais ton lieu de naissance, la terre qui t'a accueillie, le toit qui t'a abritée, les gens qui t'ont aimée, les mains qui t'ont prise pour te donner le sein, le vent qui t'a apporté un peu de fraîcheur en été, l'arbre qui t'a donné de l'ombre, eux, où que tu trouves, ne t'oublieront jamais. C'est ça ton pays, c'est ça ton visage. Ne crois pas que tu vas faire des études. Tes racines sont toujours là, elles t'attendent, ce seront-elles qui témoigneront pour toi, le jour du jugement dernier. » (p. 138).

En l'écoutant, les yeux de Fatma choisirent de se baisser devant elle, car la tradition dicte aussi aux filles cette attitude devant leurs grands-parents : *« J'avais les yeux baissés en l'écoutant, je lui baisais les mains, et sans rien dire, je m'endormis serrée contre elle. » (p. 139).*

Le regard de Fatma se baisse, lorsque sa grand-mère lui demande de ne pas oublier l'importance de la terre natale et de la considérer comme partie d'elle-même qu'elle ne doit pas rejeter, elle l'encourage à étudier et à chercher le savoir, mais sans jamais oublier ses appartenances, elle lui conseille amour et respect pour sa patrie :

« Méfies-toi des apparences, des images et des reflets dans l'eau. Tout cela passera. Seul te restera dans un coin du cœur la terre où tu as vu le jour. Nous sommes à Dieu et c'est à Dieu que nous retournerons. Eh bien, Dieu, c'est aussi la terre, nous sommes à cette terre, à sa colline, à ses montagnes, et c'est à elles que nous retournerons. Va, ma fille, vis, étudie, lis, apprends le calcul et les mers, apprends le mouvement des étoiles, va chercher le savoir, même s'il se trouve de l'autre côté de ce continent, mais n'oublie jamais d'où tu viens et ne dis jamais du mal du lieu de ta naissance. Aime-le et respecte-le comme tes parents. » (p. 138-139).

Les yeux se baissent aussi par soumission, surtout face à la volonté divine, cette attitude est adoptée par les parents de Fatma, lorsque leur fille

Le regard comme objet de revendication

adopte les valeurs du pays d'accueil. Ils baissent les yeux et se mettent en soumission face au destin qu'a leur tracé le Dieu. L'héroïne décrit cette situation de gêne et de soumission vécue par ses parents : « *Tous les deux, les yeux baissés, accablés parce que leur petite fille grandissait plus vite que ce qu'ils avaient prévu.* » (p. 92)

Ce geste de baisser les yeux est aussi évoqué quand deux vieillards se racontent les souvenirs qui leur permettent de revivre leur jeunesse. L'un des deux raconte que lorsqu'il avait quinze ans, il travaillait chez un chrétien, à l'époque du protectorat au Maroc, et il a eu par la suite une aventure amoureuse avec la femme de son patron, geste fortement dénoncé dans la société marocaine et qui légitime le crime de l'honneur. Cette gêne vécue par le vieillard en racontant son aventure amoureuse se traduit par un simple geste : les yeux baissés : « *Quand il m'arrivait de la rencontrer dans la ferme, je baissais les yeux, mais elle continuait de me donner des ordres avec le sourire.* » (p. 172).

Les yeux, ici baissés traduisent un certain manque de franchise et montrent toute la gêne que vivent les jeunes marocains en racontant leurs souvenirs de péché.

Le roman décrit aussi le regard qui se fait objet de défi pour les personnages et plus particulièrement pour la narratrice qui se trouve confrontée à sa tante. Ici le regard joue l'élément clef, car les interactions entre elles passent par le regard : « *Lorsqu'elle passe à côté de moi, elle me lançait des regards où la jubilation se mêlait à de la colère froide, bien digérée, elle allait frapper par surprise.* » (p.42).

L'effacement de la mère de Fatma et l'absence de son père lui permettent de se dresser contre cette tante qui continue à humilier la jeune

Le regard comme objet de revendication

filles et sa famille. Fatma décide de résister à la malveillance de sa tante et de lui rendre la haine :

« Moi, je n'arrive pas à ne pas rendre la haine à ma tante. En fait, Je rends la douleur à l'envoyeur. Je refuse de lui ouvrir la porte. Je ne suis pas dupe. Elle pense qu'une enfant est incapable de comprendre ce qui se passe autour d'elle. Moi, non seulement je comprenais tout, mais, en plus, je ne restais pas muette et passive. » (p. 15).

Malgré qu'elle soit trop jeune pour se défendre, l'héroïne profite de la puissance de son regard pour anéantir sa tante : « *« visage abîmé », se décomposait sous mon regard. Au fond d'elle-même, malgré sa hargne et sa colère, elle avait pour moi de la considération. J'étais une adversaire à sa hauteur. » (p, 127).*

Mais lors de certaines de leurs confrontations, Fatma choisit de baisser son regard devant sa tante, plus par peur que par soumission et respect :

« Nous autres, nous évitions la regarder fixement ; il ne fallait pas laisser ses prières et ses flèches nous atteindre. Moi je la regardais les yeux baissés, plus par peur que par pudeur et respect. » (p.123)

Les yeux baissés est une œuvre où Ben Jelloun décrit plusieurs regards tous différents les uns des autres. Il présente le regard comme motif de respect pour les parents et les adultes.

Ce respect est, aux yeux de la société marocaine, dans le fait de baisser les yeux devant les adultes. Mais le regard constitue aussi un moyen de révolte. Pour l'héroïne, le regard devient une arme dans la vie, et lui sert pour contrecarrer à la méchanceté de sa tante et toute personne qui essaye de l'intimider. Elle fait appel à la capacité de son regard pour se venger et échapper à la cruauté de la vie.

Un autre thème qui constitue la colonne vertébrale du roman et que l'auteur ne cesse d'investiguer dans la majorité de ses écrits, est la condition des femmes au Maroc. L'auteur, pour mieux décrire la situation

Le regard comme objet de revendication

de la femme au sein de la société arabo-musulmane, prend comme thème le regard, le lien entre ces deux thèmes est un élément aussi important que nous décidons de lui consacrer la partie suivante.

Le regard comme objet de revendication

Fatma : femme en lutte pour la libération de son regard

La société maghrébine est une société masculine, il en va de même pour la société marocaine, l'homme se sert de coutumes pour enfin gérer la société à ses fins. Et la femme devient un instrument selon les lois faites par l'homme au gré de ses goûts.

Dans ce monde patriarcal, le silence est imposé à la femme, celle-ci ne parle pas en présence de l'homme. Cette obligation vient de la tradition arabe qui veut que la femme soit silencieuse, car la langue appartient au père. La communication orale est limitée au bavardage entre femmes et le plus souvent, sous forme de chuchotements.

A cet égard, le regard remplace la parole pour devenir un langage essentiel dans les interactions entre les individus. Ce besoin d'ériger le regard en un discours primordial vient de l'absence d'une parole franche et par conséquent de nombreuses lacunes dans la communication. Ces lacunes proviennent aussi de la tradition qui favorise le silence et prive la femme de son droit à la parole.

C'est cet état de choses que Tahar Ben Jelloun a réussi à peindre dans la plupart de ses romans qui constituent son œuvre. Parmi ces romans ; *Les yeux baissés*, ce livre comme son titre l'indique est une œuvre où le discours visuel est bien plus puissant que la parole. L'auteur décrit à petite échelle, les différentes interactions qui se produisent entre individus à travers le regard.

La culture marocaine accorde une grande importance au regard. Pour les parents en général et les époux en particulier, les yeux sont un le meilleur moyen pour mesurer le degré de soumission de leurs filles et de leurs femmes, et cela se manifeste physiquement dans un seul geste : les yeux baissés. Cette attitude imposée aux femmes par l'éducation traditionnelle est tant évoquée dans le roman et se résume par le titre même du livre.

Le regard comme objet de revendication

La condition de la femme constitue une figure centrale dans l'œuvre de Ben Jelloun. La femme s'impose comme mère, amante et fille brimée, etc. Cette tendance de Ben Jelloun à défendre la condition de la femme traduit non pas seulement sa volonté de défendre les femmes opprimées ou de profiter d'un sujet à la mode, mais traduirait le tiraillement que vit l'auteur tant sur le plan culturel que sur le plan social. Le roman qui a valu à son auteur le prix Goncourt *La nuit sacrée*¹, traite du problème de l'identité féminine et des brimades qui lui sont inhérentes.

La mission de l'écrivain consiste alors à donner la parole à la femme, comme il est bien indiqué dans *Harrouda* : « *Ma condition de femme ne pouvait être dite. Oser la parole, c'était provoquer le diable et la malédiction. Oser la parole, c'était déjà exister, devenir une personne.* »².

Dans *Les yeux baissés*, la mission de l'écrivain consiste à montrer aux femmes la capacité de se libérer par le moyen du regard, celui-ci fut longuement utilisé par l'homme comme objet pour assujettir la femme dans la société traditionnelle marocaine.

Dans ce texte, Ben Jelloun décrit des regards des femmes qui se baissent par soumission. Ce geste de baisser les yeux devant les hommes est dicté par la tradition qui interdit le regard de la femme vers l'extérieur. La jeune fille doit toujours avoir les yeux baissés et elle ne doit pas regarder directement ; pourtant le Coran préconise cette attitude aux deux sexes :

-« *Dix aux Croyants qu'ils baissent leurs regards, d'être chastes. Ce sera plus décent pour eux. Allah est bien informé de ce qu'ils font.* »

- « *Dis aux Croyantes de baisser leurs regards, d'être chastes, de ne montrer de leurs atours que ce qui paraît.* »³

¹ BEN JELLOUN, Tahar, *La nuit sacrée*, Editions du Seuil, Paris, 1987.

³ Le Coran, *sourate XXIV « La Lumière »*, versets 30 et 31. (Traduction Régis Blachère), Paris, Maisonneuve, 1957.

Le regard comme objet de revendication

Selon la tradition marocaine, ce geste de baisser les yeux traduit la pudeur et l'obéissance de la femme devant l'homme. Dans ce roman, l'héroïne refuse cette loi et s'affirme en regardant les gens droit dans les yeux : « *Quand j'étais petite, on disait que j'étais effrontée : je regardais les gens en face, soutenant leur regard jusqu'à ce qu'ils se fatiguent et renoncent à m'intimider avec leurs yeux ronds et méchants.* » (p. 164).

En devenant adulte et scolarisée, l'héroïne tente de couper les liens avec ses traditions par le moyen du regard, et démontre à ses parents sa capacité de se libérer du poids des traditions liés au regard, ce que ses parents ne le tolèrent pas. Elle imagine que son père lui écrit une lettre en lui y disant ce qui avait dans cœur :

« J'aurais aimé te parler directement, mais depuis que j'ai remarqué que tu ne baissais plus les yeux en t'adressant à moi ou à ta mère, je préfère éviter un affrontement dont ni toi ni moi n'avons l'habitude. » (p. 92-93).

Le refus de Fatma de baisser les yeux est pour son père une révolte contre son autorité. Cette révolte de Fatma contre cette loi de baisser les yeux, n'est pas seulement face à ses parents mais aussi face à son mari ; un écrivain français qu'elle a rencontrée au moment de où elle a été envahie par un personnage romanesque de sa création dont elle voulait se débarrasser.

Au jour de son mariage, sa grand-mère encourage chez elle cette attitude. Fatma décrit avec ironie cette situation :

« Le jour de mon mariage, j'étais prisonnière de deux grosses femmes, professionnelles du protocole. Elles devaient m'assister, comme si j'étais une princesse. Elles faisaient semblant de le croire. Elles me disaient : « Gazelle, princesse, baisse les yeux, ne regarde pas en face, tu es couverte d'or et de diamants, tu dois rougir et même pleurer de bonheur lorsque ton homme viendra à côté de toi, ne le regarde pas, garde les yeux baissés, car tu es fille de la pudeur et de la vertu. Si tu j'évanouis, nous sommes là pour te ranimer. C'est bien, une fille

Le regard comme objet de revendication

qui s'évanouit, cela prouve son innocence et sa pureté. » (p. 266).

Par son mariage à cet homme dont elle a cru être follement amoureuse de lui, Fatma croit pouvoir se libérer du poids de la tradition ancestrale. Bientôt elle découvre que leurs « regards divergeaient » (p. 272). Son mari veut s'arroger le même droit envers sa femme que celui que le père possède face à sa fille, à savoir qu'il veut obliger sa femme, de baisser les yeux par pudeur en sa présence :

« Je sais ce qu'il veut, il me l'a clairement dit un jour ; il me veut les yeux baissés comme au temps où la parole de l'homme descendait du ciel sur la femme, tête et yeux baissés, n'ayant pas de parole à prononcer autre que : « Oui, mon Seigneur ! ». Il appelle ça de la pudeur, moi je dis que c'est de la bassesse, de l'hypocrisie et de l'indignité. La pudeur, c'est regarder l'homme en face et confronter nos désirs et nos exigences. Si, aujourd'hui encore, l'homme monte sur le mulet et la femme suit à pied, si tout le monde trouve cela normal, pas moi. » (p.274).

Fatma rejette le fait de baisser les yeux devant son époux, car c'est une valeur qui l'oblige à être soumise à lui. Ce qui pousse celui-ci à la quitter pour se reposer de la tension qui résulte de leur désaccord, en laissant à Fatma une lettre dans laquelle il lui rappelle ses traditions :

« Il faut, comme dit le philosophe, que le cœur se brise ou se bronze. Le mien n'est pas tout à fait brisé et ne pourra jamais atteindre la dureté du bronze. Le mien est las. Alors je m'en vais. Je te laisse enfin avec toi-même. Apprends la pudeur et l'humilité. Je sais que cette histoire des yeux baissés te fait rire. Ta vie, telle que tu me l'as racontée m'a ému. Tes combats de fille d'immigrés m'ont plu. Je pensais que tu étais entre deux cultures, entre deux mondes, en fait tu es dans un troisième lieu qui n'est ni ta terre natale ni ton pays d'adoption. J'ai eu de l'audace de penser que je constituerais pour toi une patrie. Ce fut une erreur. Tu ne sais pas épargner la honte aux autres. » (p.295-296).

Dans *Les yeux baissés*, l'auteur reprend un sujet récurrent chez lui qu'est la condition sociale de la femme en le liant au thème du regard. L'histoire de Fatma est l'histoire du regard d'une jeune berbère qui

Le regard comme objet de revendication

refusait de croire à la fatalité à l'instar de sa mère, sa grand-mère et son arrière grand-mère. Elle avait décidé d'être « *celle par qui la rupture arrive* » (p.44). Fatma commence son récit à l'âge de dix ans « *ainsi, j'avais dix ans et je ne savais ni lire, ni écrire* » (p. 27). Et l'achève à l'âge adulte ; « *cela fait vingt ans que j'ai quitté le village, j'ai compté vingt ans et quelques jours* » (p. 243).

Les yeux baissés est aussi l'histoire d'une vie et d'un accomplissement. L'héroïne est douée d'un regard puissant et d'une personnalité forte dès son enfance. Elle se trouve confrontée à la méchanceté d'une tante sorcière, mais elle ne restera ni muette ni passive, elle lui tient bravement tête, et avec le regard dont elle dispose, elle réussit à mettre à genoux cette ogresse. Cette force exceptionnelle de la fille lui confère trois principales vertus : « *la résistance à l'adversité, la volonté de vivre dans la liberté et la dignité, la rigueur dans le courage.* » (p.228). Ces qualités donneront au regard de la fille, de l'adolescente et de la femme adulte l'énergie nécessaire pour sa lutte pour son émancipation.

Tout au long de cette partie de notre étude, nous avons essayé de montrer comment est menée la lutte de Fatma pour sa libération par le biais du regard. Disons que *Les yeux baissés* est une œuvre consacrée à la problématique de l'émancipation de la femme. Son titre est à cet égard révélateur ; il présente le symbole d'une culture millénaire que cette femme voudrait révolutionner.

Pour consommer cette révolution contre la culture ancestrale, la jeune femme acquiert les armes spirituelles nécessaires pour affronter la dictature des hommes. Ces armes, seule la formation à l'école peut lui apporter. La petite école coranique était un lieu réservé exclusivement aux garçons. Fatma rêve dès l'âge de dix ans de « *l'autre école qui forme des ingénieurs, des professeurs, des pilotes* » (p.274).

Le regard comme objet de revendication

Si l'école française fascine à ce point, c'est qu'on la présente comme la porte ouvrant sur la civilisation :

« La civilisation, ce mot sonne encore aujourd'hui dans ma tête comme un mot magique qui ouvre des portes, qui pousse l'horizon encore très loin, qui transforme une vie et lui donne le pouvoir d'être meilleure » (p.55).

On observe ici clairement la charge de préjugés que véhicule cette acceptation de la civilisation. C'est à croire que la culture des tatouages et des yeux baissés ne viennent plus d'une civilisation.

A son immigration en France, Fatma avait eu de la chance pour accéder à l'école. La jeune fille qui avait envie de venger sa mère qui n'avait pas le courage pour se révolter contre le village, la jeune fille s'engage résolument dans les études et elle commence par la suite à s'éloigner de ces parents et des traditions de sa tribu :

« Avec mes (...) fugues et mes révoltes (...) mes parents n'étaient pas satisfaits de mon comportement. (...) Je ne dépendais plus d'eux, mais eux dépendaient de moi, (...) Mes sentiments à leur égard changeaient. J'avais en moi trop d'énergie, trop de révolte pour ne pas en vouloir à mon Père qui subissait la vie, travaillant comme une bête et sacrifiant sa jeunesse » (p. 119).

On constate ici que sa scolarisation consacre la lutte de la narratrice contre son milieu d'origine. Ses parents sont les premières victimes de cette lutte : *« Je m'éloignais de mes parents et je me repliais sur moi-même (...) une mère hostile leur volait leur enfant » (p. 120).*

En effet, c'est au moment où cette femme croit aboutir dans sa quête d'émancipation que se déclenche en elle la confrontation des deux cultures. C'est vrai qu'elle a beau méprisé son village natal, et elle a beau cherché à effacer en elle les traces de son passé, mais ses racines demeurent résistants. Conséquemment, son être devient le lieu de la confrontation de deux visions du monde. Ses choix et engagements ne réussissant guère à

Le regard comme objet de revendication

renier sa culture originelle, elle devient alors écartelée : « *J'avais le sentiment d'être divisée en deux. J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue française* » (p. 108).

Si l'on compare ce résultat final à l'enthousiasme de départ, on comprend que l'itinéraire de Fatma conduit à une désillusion qu'elle vit réellement en termes de cauchemars. Et à ce moment, la jeune femme s'interroge : « *Suis-je égarée ?* » (p. 208).

Alors, son existence se nourrit de désarroi, de doute et d'inquiétude : « *Étais-je folle ou étais-je en train de le devenir ? (...) je doutais de moi-même* » (p. 219).

Ces fractures dont souffre l'héroïne sont les conséquences de l'abolition de ses origines. Cette crise est vécue aussi comme une déception car elle détrompe les yeux de l'héroïne qui comprend non seulement que « *La terre natale est le plus beau lieu du monde* » (p. 254), ce qui signifie aussi que sa culture est la source la plus pure de l'âme mais surtout, qu'on ne peut pas « (...) concilier l'inconciliable (ou) réunir deux univers faits pour s'opposer » (p. 286). Ceci établit l'échec final de la jeune femme que la négation de son être fondamental a rejetée dans un espace intermédiaire, « *un troisième lieu qui n'est ni sa terre natale, ni son (pays) d'adoption* » (p.246).

Le regard comme fait culturel

La main protectrice de Fatma

Pour quelqu'un qui connaît la culture marocaine, il paraît évident que les traditions et symboles visuels y jouent un rôle crucial et structurent la vie des gens. Ces symboles qui proviennent de certaines pratiques existant depuis des millénaires, alimentent les croyances et font naître certaines superstitions. Celles-ci occupent une grande place dans la société marocaine.

Dans cette partie de notre mémoire, nous tenterons d'effectuer une analyse de certains symboles culturels ayant lien avec le thème du regard. Pour ce faire, notre roman *Les yeux baissés* est d'une portée exemplative. Ce livre est un lieu foisonnant de regards et de symboles visuels. Ceux-ci traduisent l'importance que la culture marocaine accorde au regard et à tous les objets relatifs à la vision.

Dans *Les yeux baissés*, Tahar Ben Jelloun fait passer certains rites et traditions à travers le regard. En effet, le village qu'il nous décrit, comme tous les villages du Maroc, vit au rythme de ces pratiques qui colorent la vie des gens et donnent la couleur locale du pays.

Les symboles visuels dans *Les yeux baissés* sont nombreux. Notre choix se limite aux plus courants qui sont la main de Fatma et son adversaire le mauvais œil, et cela dans la mesure où ils représentent les deux personnages du roman Fatma et sa tante Slima.

La main de Fatma (fille du prophète Mohamed), est une fameuse amulette dans les pays nord-africains et plus spécifiquement au Maroc. En réalité, elle renvoie, dans tout le monde musulman, à une disposition contre « le mauvais œil ».

Le regard comme fait culturel

Cette main qui est composée de cinq doigts a un grand pouvoir, car la religion musulmane, serait fondée sur le chiffre cinq. En effet, le Coran désigne cinq grands prophètes. Les obligations de la religion sont au nombre de cinq, la famille du prophète comprend cinq membres, et le nombre des prières quotidiennes est aussi cinq.

La main de Fatma est donc un porte bonheur pour les musulmans. Elle permet à la personne qui la porte en bijoux de se protéger des envieux et du mauvais œil, comme le souligne Nelly Lindenlauf :

« Dès la préhistoire, à travers les époques et les pays les plus divers, on trouve le signe de la main protectrice. La main n'est-elle pas l'instrument le plus parfait donné par le Créateur? On la porte en amulette pour écarter les dangers et le «mauvais œil» (vertus apotropaïques), pour éviter les maladies (pouvoirs prophylactiques) et pour se procurer réussite et bonheur (charme) »¹.

En effet, cette main de Fatma est tant évoquée dans le roman, car celle de l'héroïne va guider les gens de sa tribu vers le lieu où est caché le trésor promis par les ancêtres.

Le rapport entre les mains et le regard fut établie dès le début du roman, lorsque le grand-père dit à sa petite-fille : *« Ma conscience et le destin t'ont choisie. Ma main s'est dirigée vers ton regard, et j'ai aperçu un éclair au loin, comme un éclat de rire, comme un foudre bienfaisante qui descendait du ciel et approuvait mon geste. »* (p.10). Et quand il lui dit aussi :

« A présent, pose tes yeux dans mes mains ; pose tes mains sur ma poitrine, regarde cette cendre émaillée de braises rouges ; le secret est là ; comme tu le vois, il est question de trésor que d'autres mains ont enterré sous le quarantième olivier à l'est de la tombe du saint de notre tribu. » (p.10).

Les yeux de l'héroïne qui sont doués d'un regard pénétrant, se trouvent aussi chargés d'un autre pouvoir, celui du toucher. Cette puissance

¹ LINDENLAUF, Nelly, *Tahar Ben Jelloun : Les yeux baissés*, Bruxelles, Editions Labor, 1996, p. 89-90.

Le regard comme fait culturel

que possède l'héroïne dans son regard ainsi que dans ses mains, lui confère un pouvoir qui le lie à la sainteté.

Le lien entre la vision et le toucher est aussi présent dans le personnage de Radhia ; sage-femme, dont les mains sont dotés du pouvoir de la vision :

« Je suis Radhia, celle qui ne sait plus quoi faire de ses mains. Je les cache derrière mon dos, je les mets dans les poches, je leur fais porter des pierres, elles ne sont jamais tranquilles. Elles s'agitent, cherchent un ventre à soulager ou se mettent à dérober des fruits au marché. Elles sont larges et agiles. Elles savent tout faire, cueillir un nouveau né et ensevelir dans un drap blanc un corps qui nous quitte. Elles voient, parlent et dansent. Elles sont le témoin de tous mes souvenirs. » (p. 179).

Le roman mentionne encore une fois, le lien entre les mains et le visuel, cette fois-ci à l'école coranique, quand l'héroïne choisit le déguisement pour pouvoir accéder à l'école coranique. Mais le fqih, même aveugle, a senti sa présence. Cette reconnaissance de l'intruse ne s'est faite que grâce au toucher :

« Le fqih impose le silence, et avec un long bâton, sans se déplacer, chercha l'intruse. Il tâtonna un moment, puis le bout d'un bâton atteignit ma tête couverte ; d'un geste précis, il fit basculer le capuchon. J'étais comme nue. Les enfants crièrent, le fqih me donna un coup sec sur la tête. » (p. 27).

Ainsi, la grand-mère de Fatma qui croit en elle et à sa capacité de retrouver le trésor enterré au pied de la montagne « grâce aux lignes particuliers de sa main droite » (p. 261). Lui dit-elle :

« Donne-moi cette petite main si précieuse(...), elle est si fine, si longue et si belle ; laisse-la bien ouverte, le henné est chaud, je vais te dessiner un œil à l'intérieur d'un poisson, à l'intérieur d'une autre main aux cinq doigts bien distincts, et tout autour des étoiles pour que le ciel soit clément, pour que la pleine lune nous inonde de sa lumière et que ta main nous guide ; nous traverserons de larges espaces à pied, nous marcherons la nuit et nous nous reposerons le jour. Que Dieu te bénisse, ma petite fille. » (p. 261).

Le regard comme fait culturel

En fait, c'est cet œil à l'intérieur de la main de Fatma, dessiné au henné, qui va guider les gens vers le lieu secret du trésor.

Les yeux de l'héroïne qui, sur la moitié du chemin du trésor, perdent presque leur pouvoir en laissant la voie pour ce troisième œil pour diriger la tribu vers le lieu du trésor, et pendant un moment, les yeux de l'héroïne échappent aux visages des gens pour s'occuper de la beauté de la nature :

« J'étais assise sur ma caisse de coca-cola et je regardais le ciel, dont le fond était balayé par des arrivées de couleurs successives allant du rouge pâle au mauve et au bleu mélangé par endroits à du jaune. Je préférais poser mes yeux sur cet enchantement de couleurs furtives plutôt que de faire attention à l'agitation autour de moi. Je ne rêvais pas ; je m'absentais. Toute petite, j'avais cette faculté de me soustraire à un lieu ou à une situation. Cela ne durait pas longtemps, mais cette absence m'aidait ensuite à supporter les gens et leurs bavardages. » (p. 269).

Dans la culture marocaine, le henné est une composante majeure dans les rites qui ponctuent la vie des marocains. Il permet également à la personne qui l'utilise d'avoir la protection contre les méfaits de la magie, le mauvais œil et les esprits.

Dans *Les yeux baissés*, les mains et les pieds de l'héroïne, ainsi colorés, lui assurent la pureté et l'aident à trouver le chemin du trésor. Cette pureté se trouve ainsi dans le dessin du poisson, étant donné qu'il vit toujours dans l'eau et qu'il est toujours propre.

Le troisième œil que Fatma porte dans sa main lui confère un autre pouvoir, celui de la vision. En effet, dès sa naissance, cet œil aurait pu être dessiné sur son front, si la tatoueuse n'était pas morte : *« La tatoueuse, qui était aussi sage-femme mourut brutalement le jour où elle devait venir dessiner sur mon front une fibule entourant un œil ouvert, puis un poisson sur le menton. » (p.122)*

Cet œil accompagné d'un poisson est le symbole de l'eau qui est le trésor tant attendu par les gens du village. Pour l'héroïne, cet œil est aussi le symbole d'un amour puissant dont elle rêve de vivre :

Le regard comme fait culturel

« Je me disais en jouant à la marelle : « L'amour est une distraction, des cristaux plantés dans la paume de la main, une épingle en cristal circulant dans le corps, une fenêtre ouverte sur les fougères, sur un piano, un soleil, un œil dans un front. » (p. 148).

Le troisième œil est aussi évoqué quand l'un des deux vieillards raconte son histoire de courage et de dignité, il a tué son Caïd qui, pour plaire et servir ses maîtres étrangers, envoya une bande de voyous pour détourner le cours de l'eau et l'acheminer vers les terres des colons, et après avoir libéré les gens de ce traître, il est allé chez les putains pour se fêter et la femme qui s'est offerte à lui avait un œil dessiné sur le front : *« Je me souviens qu'elle avait un œil tatoué sur le front et une petite étoile sur le menton. » (p.178).*

Cet œil que porte la prostituée accompagné d'une étoile devient un symbole du Bien, il ennoblit même la relation sexuelle et fait élever moralement cette femme.

A cet œil, symbole de la puissance divine et du Bien, s'ajoute un autre élément, mais cette fois-ci lié aux forces du Mal et mauvaises influences, celui du mauvais œil. En effet, si dans le roman, l'œil protecteur est lié à Fatma, son corollaire, le mauvais œil, est celui de sa tante Slima.

Le regard comme fait culturel

Le mauvais œil de Slima

Le mauvais œil, universellement redouté, est une puissance maléfique diffuse de l'envie et de la jalousie qui passe dans le regard et agit sur l'objet de l'admiration. En fait, celui qui a le mauvais œil est la victime d'un sort qui lui a été jeté par le sorcier, dont on dit qu'il faut affronter son regard pour s'en protéger. Le mauvais œil tient donc au regard de l'autre sur ses propres biens, au regard surtout de l'envieux.

Dans le monde islamique, les gens croient fortement en sa puissance et lui attribuent de mauvaises connotations :

« Le mauvais œil est une expression très répandue dans le monde islamique, symbolisant une prise de pouvoir sur quelqu'un ou quelque chose, par envie et avec intention méchante. Le mauvais œil est cause, dit-on, de la mort d'une moitié de l'humanité. Le mauvais œil vide les maisons et remplit les tombes. Ont des yeux particulièrement dangereux : les vieilles femmes ; les femmes stériles. Y sont particulièrement sensibles : les petits enfants ; les accouchés ; les jeunes mariées, les chevaux ; le lait ; le blé. L'individu qui possède le mauvais œil est appelé en arabe mai'an. Le ma'iane, dit Qast Allami, lorsqu'il regarde avec envie quelque chose (objet ou un homme qui lui plait), occasionne à ce qu'il un dommage »²

Au Maroc, les gens croient aussi au mauvais œil, et le considèrent comme une cause de mortalité. Si les vieilles femmes sont réputées *avoir le mauvais œil*, en revanche, les enfants et les jeunes mamans sont très sensibles à ce type de sort et doivent s'en préserver en écartant les cinq doigts de la main droite et en prononçant la formule « *cinq dans ton œil* », ou « *cinq pour ton œil* ». On s'arrange pour prononcer un nombre contenant un cinq, le quinze ou le cinquante. Le chiffre cinq devient alors un charme en lui-même, c'est pourquoi le jeudi, cinquième jour de la semaine est sous le signe d'une protection efficace.

Dans *Les yeux baissés*, le regard se trouve chargé de diverses fonctions, il est lié au même temps aux forces du Mal, et le mauvais œil

² CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont Jupiter, 1982, p. 686-687.

Le regard comme fait culturel

en est la représentation la plus courante. En effet, le père de Fatma qui a immigré en France demande « *qu'Allah protège sa famille du mauvais œil* » (p. 28)

La tante Slima est une femme stérile, vieille et laide, elle ne dispose d'aucun atout de séduction auprès des hommes. Elle a une propension pour la violence, et elle est insoumise à son mari qu'elle battait souvent « *face à la brutalité de ma tante, il opposait une bonté mièvre qui le rendait pitoyable* » (p. 49).

Dans une société où les maris répudient leurs épouses dans la plus grande légalité, c'est elle qui prend l'initiative de se divorcer d'avec son mari. En suivant la norme sociale, la femme doit toujours faire preuve de pudeur, mais Slima ne se gêne pas de parler en public de son insatisfaction sur le plan conjugal « *elle n'avait aucune honte à évoquer ses problèmes intimes devant la famille* » (p. 149).

Ainsi, en l'absence des hommes, c'est elle qui gère les affaires de la concession, et comme l'homme de la société patriarcale, elle avait son domaine privé :

« Seule ma tante avait une chambre, pas très grande, mais assez confortable. Ce devait être le lieu secret où elle préparait les combinaisons et mélanges mortels. Elle s'enfermait là et ne permettait à personne d'en franchir le seuil, pas même (surtout pas) à ma mère » (p. 25).

Tous ces traits illustrent le caractère maléfique de Slima.

Outre ces caractères, Slima est vue comme une femme incarnant le mauvais œil et les esprits indésirables. Le grand-père de la narratrice exprime toute sa déception à l'égard d'une bru réputée posséder des pouvoirs surnaturels : « *Au lieu de la répudier ou la renvoyer et de la renvoyer à son lieu d'origine, mon imbécile de fils s'est accroché à elle et a avalé toutes les potions de sorcellerie qu'elle amena avec elle, la sorcellerie est contre la religion* », (p. 250).

Le regard comme fait culturel

Au cimetière, le père de Fatma qui est venu pleurer son fils tué par Slima, voit venir « *un cavalier sur un cheval blanc tacheté du gris, une colombe sur chaque épaule, irradiant de la lumière* » (p.51), et qui s'adresse à lui en ces termes :

« O homme ignorant et brave ! Ne cherche pas la vengeance ; ne bouleverse pas la fatalité. Laisse le soin à Dieu le tout puissant de te rendre justice, même si c'est dans ta famille que tu seras de nouveau atteint. Ne fais rien. Prie en bon musulman. Demande la miséricorde de Dieu. Quitte ce village, emmène ta femme et ta fille loin, très loin d'un œil torve qui, à force de se poser sur vous, finira par perpétuer le malheur » (p. 51).

Pour son ancêtre, c'est le mauvais œil, qui a causé la mort du petit Driss. Ce que le voit aussi le professeur Philippe De, homme qui avait un don, celui de « *lire dans les mains* » (p.205). Lorsqu'il avait dit à Fatma :

« Je dois avouer que j'ai rarement vu une main aussi riche, aussi complexe que la tienne. Je vois arriver beaucoup d'évènements. Mais je dois dire aussi que tu as eu un malheur, il y'a quelques années. Je vois la perte d'un être proche et je vois un œil immense qui l'a avalé. » (p. 207).

Cet œil immense qui est celui de Slima, rappelle les yeux immenses de Fatma au début du roman, et désigne la lutte à égalité entre ces deux personnages, lutte enfin entre le Bien et le Mal.

Le mauvais œil de Slima est comparé à la bouche d'un dragon qui projette le feu. Fatma sait que c'est cet œil, par son caractère infernal, qui tente de bruler les traits de sa main pour que les lignes du chemin du trésor s'effacent à jamais :

« Un jour, elle me demanda avec gentillesse de lui donner la main droite pour lire les lignes. Je lui tendis la main gauche, gardant l'autre derrière mon dos. Je sus par une intuition forte, qu'elle cherchait à brouiller les lignes de la main droite pour que le trésor ne soit pas trouvé par moi. Dès qu'elle tira ma main vers elle, je sentis une brûlure dans la paume. Son regard figé irradiait du feu, elle tentait ainsi de bruler la paume de ma main droite pour effacer à jamais les chemins menant vers le trésor enterré par l'arrière-grand-père dans la montagne, bien avant l'arrivée des français au Maroc. » (p. 123).

Le regard comme fait culturel

La tante Slima qui fait peur aux gens du village par le mal qu'elle possède et la sorcellerie qu'elle pratique, croit aussi au mauvais œil :

« Elle portait, autour du cou, un collier de clous de girofle(...), pour elle c'était un porte bonheur, un écran contre le mauvais œil et les sorts jetés par l'ennemi. Mais, enfin, de quelle puissance un œil devait-il être pourvu pour atteindre le roc et lui porter malheur. » (p. 121).

Néanmoins, cette femme redoutable, qui s'est habituée à faire du mal, n'a plus peur de l'influence du mauvais œil sur elle. Car le mal lui est devenu familier, et elle en devient immunisée.

Les yeux baissés se révèle comme le roman où le regard prend diverses fonctions. Il est lié d'une part aux superstitions et croyances qui constituent un héritage qui perdure encore aujourd'hui au Maroc. Tahar Ben Jelloun récupère cet héritage pour enfin dénoncer les superstitions qui frappent encore la société marocaine.

Chapitre 1

Le regard comme moyen d'expression

Chapitre 11

Le regard comme objet de
revendication

Chapitre 111

Le regard comme fait culturel

Introduction

générale

Conclusion

générale

Le regard comme moyen d'expression

Les yeux : de la perception à l'expression

Les sens ont un rôle bien défini et bien limité, le toucher arrête son pouvoir à la surface du corps, il en est de même du goût, l'odorat s'exerce à proximité du nez et la fonction de l'ouïe dépend de la distance des sons. Par contre, les yeux, sont les seuls qui permettent la perception universelle du monde extérieur, ils observent les êtres et les choses et président à la formation des jugements humains. Plus encore, les yeux établissent leur propre discours et réussissent à s'ériger en un langage essentiel à l'entendement humain.

Ce qui nous intéresse dans cette partie de notre étude sur *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun, est de voir comment les yeux pouvaient être aussi un moyen d'expression et d'extériorisation, mais avant d'aborder notre analyse, nous aimerons bien souligner la différence entre voir et regarder selon Jean Morency qui souligne que :

« Si avec le regard semble commencer la véritable activité de l'œil, il ne faut toutefois pas oublier que ce dernier met également en œuvre une autre fonction tout aussi essentielle: la vue.. Jean Paris remarque ainsi que pour parler de « rayon visuel » autrement que par métaphore, il faut supposer à l'œil deux fonctions, « l'une qui consiste à recevoir ce rayon de l'extérieur comme impression sensible, et c'est voir, l'autre qui consiste à le diriger vers l'extérieur, chargé d'une intention, et c'est regarder ». La différence saute désormais aux yeux: voir c'est recevoir, regarder, c'est projeter. »¹

En effet, le regard prend sa signification à partir de la conscience regardante, l'action de regarder renvoie à la subjectivité de l'individu, car tout le monde peut voir les mêmes choses mais chacun regarde celle-ci de façon particulière, ce qui donne au regard un pouvoir sur les objets. Le regard alors qui véhicule cette conscience devient le lieu de Plusieurs

¹ MORENCY, Jean, *Un roman du regard, La Montagne secrète de Gabrielle Roy*, Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, Québec, Collection «Essais », 1985, p. 9.

Le regard comme moyen d'expression

interprétations et exprime le fond de l'âme beaucoup mieux que la Parole la plus éloquente.

Dans *Les yeux baissés*, Le regard reflète la nature des personnages et semble exprimer leurs sentiments intérieurs : l'amour, la haine, la jalousie, la tristesse, etc. parmi ces personnages ; l'héroïne Fatma et sa tante Slima qui constituent la colonne vertébrale du roman.

Fidèle à sa parole lorsqu'il dit que « *tout est dans les yeux* » (p.289), Tahar Ben Jelloun décrit les différentes expressions d'âme à travers le regard. Au fait, il raconte qu'il y'a un trésor caché dans la montagne, et pour trouver ce trésor, une jeune fille est choisie par son arrière grand père parce qu'elle avait « *des yeux immenses habités par une lumière douce et changeante* » (p.9), c'est cette lumière des yeux donc qui va guider la tribu vers le lieu secret du trésor.

Ainsi, la jeune fille est dotée d'une imagination inattendue, qui lui sert de fabriquer un autre univers pour échapper à la misère de la vie. En regardant ce qui l'entoure, elle arrive à construire une image basée sur la réalité de son existence :

« Sur l'arbre, j'oublie tout, le troupeau, le chien et le temps. Je peux passer toute une journée ainsi perchée sans m'ennuyer. Je fredonne un chant, je m'assoupis un peu ; le reste du temps, je rêve. En fait, je fabrique tout un monde à partir de figures qui m'apparaissent sur fond de ciel ou entre les branches de l'arbre ; des animaux sauvages que je dresse, des hommes que j'aligne en haut d'une falaise, je les observe réduits à néant par la peur ; je ne fais que les épier ; je ne les pousse pas ; des oiseaux de proie dont j'adoucis les traits ; des nuages qui simulent la folie, des arbres qui se renversent, d'autres montent au ciel. » (p, 13-14).

De même, dans des moments de solitude, ou parfois pour atténuer sa colère, elle se réfugie dans une « *espèce de trouée* » (p. 30), qui ressemblait à une petite grotte, et crée le monde et la famille de ses rêves :

« J'avais trouvé dans la montagne une cachette idéale, je la considérais comme ma maison secondaire, mon refuge, ma

Le regard comme moyen d'expression

tombe. Une fois dedans, je bouchais l'entrée avec une grosse pierre et quelques feuillages. L'été, il y faisait très bon. Là, je retrouvais les personnages de mes rêves. Chacun était représenté par un caillou plus ou moins grand. Il y avait le roi et la reine, il y'avait le mendiant et le fou, il y'avait le cavalier voilé, puis ma famille. » (p. 30).

Pour l'héroïne, cet espace n'était pas uniquement son jardin secret ou sa maison illuminée, mais aussi son école dont elle a toujours rêvé. Elle crée ainsi un alphabet qui l'appartient :

« Je mettais au point mon alphabet. J'avais une planche coranique, volée bien sûr, sur laquelle j'écrivais des lettres qui n'étaient ni berbères, ni arabes, ni étrangères. C'était des signes qui m'appartenaient ; j'étais seule à en connaître les clés, le sens et la destinée. Je ne parlais que le berbère et je ne savais pas s'il s'écrivait. Les lettres que nous envoyait mon père étaient rédigées en arabe par un écrivain public. Lorsque le facteur nous lisait la lettre, je ne comprenais pas grand-chose, mais j'en devinais le sens. Mon alphabet, c'était des petits dessins et des couleurs, des points, des virgules, des traits, des étoiles.... » (p. 31).

Les yeux de l'héroïne sont aussi dotés d'un pouvoir de lire et aussi de déchiffrer les intentions profondes des gens qui l'entourent. Le premier individu auquel elle se trouve confrontée est sa tante Slima ; une femme méchante que la narratrice considère comme sa tante jusqu'au jour où son père lui révèle la vérité, en lui racontant qu'elle a été abandonnée par des voyageurs et fut recueillie par la famille du père. Cette confrontation entre les protagonistes se passe uniquement par le regard, Ben jelloun décrit la laideur de l'âme de la tante que l'héroïne sait lire à travers ses yeux :

« Pourquoi la laideur de l'âme s'échappe-t-elle du coffre intérieur et couvre-t-elle le visage ? La laideur physique ne me fait pas peur. C'est l'autre que je crains parce qu'elle est profonde, elle vient de tellement loin. Sur le visage, elle s'affiche et fait le malheur. Elle creuse son lit sur le corps et dans le temps. Tout est dans les yeux quand ils sont baignés d'une eau jaune, c'est qu'ils sont contaminés par la laideur de l'âme. Ma tante avait la haine dans les yeux. Ils étaient jaunes par moments, rouges quand elle se mettait en colère. Même petits, ses yeux envahissaient son visage. Ils étaient petits et profonds

Le regard comme moyen d'expression

comme des trous étroits par où passe la haine. C'est un liquide qui circule dans le corps. C'est à nous de le transformer, de lui donner un peu d'humanité. » (p, 14-15).

Slima, qui se fait appeler aussi Fatouma, voue à la narratrice et à sa famille, une haine sans limite. Cette haine qui envahit ses yeux trouvera comme victime Driss, le frère de Fatma, qui l'a tué par jalousie, en croyant que c'est lui qui avait été choisi par l'ancêtre pour trouver le trésor. En regardant son frère agonisant, Fatma exprime sa douleur :

« Il perdit la parole, puis la voix. Il nous regardait avec ses grands yeux, effrayé. Il nous demandait ainsi de faire quelque chose, intervenir auprès de Dieu ou du saint du village pour faire cesser les douleurs au ventre et lui rendre la faculté de parler. Il y'avait une sérénité surprenante sur son visage, c'était comme un sourire naturel et permanent. Ses yeux grandissaient pour accueillir toutes les larmes de l'enfance. Il ne pleurait pas, mais fixait le ciel comme s'il interrogeait quelque étoile sur l'origine de cette souffrance. » (p.17).

Elle voit la mort arriver, et les yeux de son frère se vident jusqu'au « où il n'y avait plus rien dedans » (p. 18). Quand son âme se retire, ses yeux se vident d'expression. Le regard de l'héroïne exprime la souffrance qu'elle ressent au moment de l'agonie de son frère :

« Toute la nuit, mes yeux restèrent fixés sur lui. Je le regardais perdre la vie ou plus exactement j'observais comment la vie s'échappait lentement de ce petit corps qui n'avait même pas eu le temps pour tomber malade. » (p. 25).

Ainsi le regard triste de l'héroïne vers les objets reflète la douleur vécue par elle :

« Mes yeux ne voyaient plus les choses à leur place. Les arbres étaient tous penchés jusqu'à toucher terre: les bêtes étaient sur le dos, les 'pattes en l'air, le ciel basculait de droite à gauche, les gens m'apparaissaient tout petits. Seule ma tante, qui s'était habillée en blanc pour porter le deuil, était immense. Sa tête, plus grosse que son corps, se dandinait. Ses bras s'allongeaient et raclaient la terre quand elle se déplaçait. Ses pieds laissaient derrière eux des trous immenses qui fumaient, enfin il se dégageait d'elle une odeur d'excréments qui empestait tout le

Le regard comme moyen d'expression

village. Elle apparaissait telle qu'elle était: un monstre au faite de sa gloire » (p. 43-44)

Fatma veut venger son frère en connaissant la puissance de son regard, capable de renvoyer la haine qui se lit dans les yeux de sa tante :

« Je n'allais pas lui pardonner. Ni oublier. Bien au contraire. Je pensais déjà à l'avenir. Elle, vieille, impotente, moi, jeune et vive, je n'allais pas la frapper. Mais juste la regarder, l'observer, mesurer sa douleur et rire, sans bouger, sans rien faire, même pas rire, juste sourire. Seuls ses yeux essaieraient de lancer quelques dernières flammes pleines de cette haine qui l'habitait. » (p. 15).

La volonté de venger son frère et de rendre justice à sa famille donne à l'imagination de Fatma une puissance insoupçonnée, elle construit alors une image qui correspond au visage laid de sa tante-ogresse :

« Je fais venir à moi, plus exactement sur l'écran du ciel que je vois les feuilles, la figure hideuse de Slima. Je décide qu'elle est laide. C'est de l'argile malléable. Je fais deux trous à la place des yeux, et une grande déchirure horizontale à la place de la bouche. Le nez est coupé. » (p. 14).

Nous constatons ici le rôle que joue l'imagination dans la matérialisation des sentiments intérieurs. Ainsi, l'héroïne, quoique obsédée par la couleur verte du visage de son frère mourant, attribue cette couleur au visage de sa tante :

« J'étais obsédée par la couleur verte. Chaque fois que mon regard se posait sur ma tante, cette couleur envahissait son visage. En fait, je voyais les gens en couleurs, le vert était réservé à ma tante ; j'ajoutais un peu de jaune pour les yeux et du bleu sur les lèvres, organisant à ma guise sa tête de sorcière minée par la jalousie et la haine.» (p. 19).

La couleur jaune est aussi évoquée dans le roman, et prend une connotation négative. Selon la croyance marocaine, elle est liée aux sentiments de la jalousie. Cette dotation du jaune aux yeux de la tante, montre à quel point le regard peut exprimer les sentiments intérieurs de

Le regard comme moyen d'expression

l'être qui est en train de regarder. Fatma décrit les yeux de sa tante et le mal qui les habite tout en leur attribuant cette couleur :

« Ses yeux étaient jaunes. Je ne savais pas que la haine avait une couleur. Pourtant, j'aimais bien le jaune. Mais quand il remplissait ses yeux, il devenait sale. C'était le mal qui baignait le fond de l'œil. » (p. 40).

Mais l'héroïne ne se contente pas de peindre les yeux de sa tante de la couleur jaune, elle les décrit aussi comme des *trous étroits*. Pour elle ; ses yeux *« même petits, envahissaient son visage »* (p. 14). Ici, le visage s'efface et laisse la place pour l'expression de son regard dont l'intention est de nuire.

Toujours par le regard, mais cette fois-ci lié aux souvenirs, que Fatma interpelle son père absent *« qui vivait avec un petit paquet de souvenirs liés les uns aux autres par une même ficelle, celle du regard et de l'infinie tendresse »* (p. 48).

C'est grâce au souvenir du regard, qu'elle exprime sa nostalgie et son désir de revoir son père. Mais si son désir ne s'assouvit pas, le regard s'assombrit et s'efface. Fatma décrit la folle espérance du père de revoir son fils Driss :

« Dans ce paquet de souvenirs, il y'avait surtout l'image de ses deux enfants, de sa femme et enfin de sa mère. Quand il voulait se reposer et se détendre, il se mettait au lit, sur le dos, fixait le plafond crasseux de l'hôtel et passait en revue tous ces visages. Il ne le faisait pas souvent de peur d'user ces images à l'existence fragile. Ce soir- là, tout s'était brouillé dans sa tête : il ne voyait pas bien, ne distinguait pas les figures les des autres, ses yeux pleins de larmes ne pouvaient rien voir. Entre eux et les souvenirs, un écran maintenait tout dans le flou du brouillard. » (p. 49).

Encore une fois, on voit s'affirmer l'idée que tout est dans les yeux. Mais cette fois-ci dans les yeux de ses parents, Fatma observe les sentiments d'amour qui unissent ses parents et qui se lisent dans leurs yeux : *« Cet amour ne parle pas. Il ne se décrit pas. Il existe et reste en dehors des mots. Il vit dans son éternité, dans son immortalité. »* (p. 146).

Le regard comme moyen d'expression

Elle considère que l'amour qui unit ses parents est un amour idéal qui se nourrit de « *sa beauté intérieure* » (p. 146)

Le regard, plus qu'une simple présence, semble alors ponctuer le texte de Ben Jelloun de manières variées et prend de diverses fonctions dans l'œuvre. Parmi ces fonctions qui jaillissent du texte est l'expression des sentiments à l'intérieurs des personnages comme : l'amour, la tristesse, la colère, la jalousie, la vengeance, etc.

Durant sa vie, Fatma connaît des regards qui lui font comprendre les gens qui l'entourent. Cette compréhension des autres finit par devenir progressivement un acte de réflexion sur soi. Son regard qu'elle porte alors sur le monde se transforme graduellement et devient un regard sur elle-même. C'est cet état de choses que nous tenterons d'analyser dans la partie suivante de notre étude.

Le regard comme moyen d'expression

Du regard de l'autre à l'introspection de soi

Durant toute l'histoire, l'auteur insiste sur l'importance du regard. Il présente l'héroïne comme une enfant capable de déchiffrer l'univers symbolique. Ses yeux lui permettent de pénétrer dans les âmes des autres qui l'entourent et de connaître leurs intensions profondes.

Ce regard qui permet à Fatma de comprendre l'autre se transforme par conséquent à un regard intérieur et constitue pour elle un miroir à travers lequel, elle se définit en tant que jeune fille et s'affirme plus tard comme femme adulte.

La vie de Fatma se divise en deux étapes : son enfance qui constitue la première partie de sa vie se déroule dans son village natal, où la même culture et la même religion se partagent entre les gens de la tribu. Mais comme elle souffre de l'absence de son père, de la soumission de sa mère devant l'acariâtreté de la tante, l'héroïne se considère comme une enfant endurcie :

« Je n'étais pas une enfant douce. Mes pieds avaient marché sur tant de cailloux tranchants que tout mon corps, et même mon âme, se mirent à détester tout ce qui pouvait être doux et tendre. » (p. 35).

Le manque de l'affection parentale, le fait qu'elle soit obligée de vivre avec une tante méchante dans des conditions misérables ne font qu'endurcir l'héroïne. Dans cet espace angoissant, Fatma se trouve confrontée aux regards tous différents les uns aux autres. Ces regards lui permettent de se voir et de se comprendre. La première personne à laquelle son regard se trouve confronté et qui lui fait prendre conscience de son individualité est sa tante Slima : *« Je tenais tête à cette femme redoutable, j'étais la seule dans la famille à pouvoir le faire. C'était un don qui me visitait de temps en temps. Tout changeait en moi. » (p. 127).*

Le regard comme moyen d'expression

En utilisant la force de son regard, Fatma s'affirme comme adulte face à la méchanceté de sa tante. Mais cette affirmation de soi ne se réalise que par le regard de l'autre ; comme le confirme Daniel Marcelli : « *La conscience de soi repose sur un paradoxe : il faut passer par le regard d'un autre pour y accéder.* »².

Dans sa vie en France, l'héroïne se trouve complètement déconcertée, et se met à la recherche de son identité, car dans cette nouvelle atmosphère, le regard de l'autre qui lui permet de se définir n'existe plus, ce qui lui donne le sentiment d'être devenue invisible :

« J'avais l'impression d'être devenue, du jour au lendemain, sourde-muette, jetée, et oubliée par mes parents dans une ville où tout le monde me tournait le dos, où personne ne me regardait ni me parlait. Peut-être que j'étais transparente, invisible, que la couleur sombre de ma peau faisait qu'on me confondait avec les arbres. Personne ne s'arrêtait. J'étais un arbre, disons un arbuste, à cause de ma petite taille et ma maigreur. J'étais bonne pour servir d'épouvantail. » (p.71).

Cette image que donne la jeune fille correspond à ses sentiments intérieurs et mène à une introspection de soi. Cette introspection ne se véhicule qu'à travers le regard de l'autre. Ainsi au début de son apprentissage à l'école française, l'héroïne manifeste sa colère et sa frustration lorsque cet autre ne l'a comprend pas, parce qu'il ne parle pas sa langue :

« Moi, j'étais rebelle. Je ne parlais qu'avec mes parents. Ma langue c'était le berbère, et je ne comprenais pas qu'on utilise un autre dialecte pour communiquer. Comme tous les enfants, je considérais que ma langue est universelle. J'étais rebelle, et même agressive, parce que les gens ne me répondaient pas quand je leur parlais. » (p.71)

² MARCELLI, Daniel, *Les yeux dans les yeux, L'énigme du regard*, Paris, Albin Michel, 2006, p, 20.

Le regard comme moyen d'expression

La présence de l'autre est importante pour Fatma et constitue un élément essentiel dans la prise de conscience de son identité, comme le signale Daniel Marcelli :

« La conscience de soi, le sentiment de soi, la pensée d'une identité propre à celui qui la pense ne peut jamais s'abstraire totalement de la pensée de l'autre, de là prise en compte de la place de cet autre par rapport à soi. On ne peut se penser soi-même qu'en référence à la pensée d'un autre. Penser sur soi, plus que penser à soi, oblige à l'altérité : la figure de l'autre est naturellement un élément porteur pour la pensée. »³.

En fait, le regard de l'autre a une importance capitale et mène à une à la réflexion sur soi. Dans sa vie en France, et grâce à sa scolarisation, Fatma réussit à avoir une autre perception d'elle-même, et commence à s'éloigner progressivement de ses parents et de la tradition ancestrale :

« Avec mes treize ans et demi, mes pages du dictionnaire, mes fugues et mes révoltes, je me demandais si je n'étais pas, moi aussi, repère et source du Mal. Mes parents n'étaient pas satisfaits de mon comportement. J'étais, pour eux, l'espoir et la clé d'un monde extérieur. Je leur lisais les lettres, je remplissais les formulaires, je leur expliquais le journal, je leur servais d'interprète, j'étais devenue indispensable, je ne dépendais plus d'eux, mais eux dépendaient de moi. Ma grand-mère aurait dit : « C'est le monde à l'envers. » Ce n'était pas faux. Mes sentiments à leur égard changeaient. J'avais en moi trop d'énergie, trop de révolte pour ne pas en vouloir à mon père qui subissait la vie, travaillant comme une bête, sacrifiant sa jeunesse. La nuit, j'avais du remords de nourrir de tels sentiments. » (p. 119).

Un autre élément qui contribue aussi à la prise de conscience chez l'héroïne, c'est l'arrivée de son mari dont la relation fut commencée autour des problèmes inhérents à l'écriture romanesque. Dans sa relation avec son mari, Fatma refuse d'être soumise et réagit violemment contre la volonté de son mari qui veut qu'elle soit pudique et baisse les yeux en sa présence. Mais au moment où elle se trouve seule, elle avait du remords :

³ Ibid., p, 127.

Le regard comme moyen d'expression

*« Nos corps s'aimaient. Nos pensées s'ignoraient ou s'opposaient. Nos âges différaient, mais cela ne me gênait pas. Je pensais que l'amour, le grand, le véritable, était déjà là, dans son regard, dans ses gestes, dans son impatience. Je ne savais pas qu'il fallait le créer, le construire, comme si c'était une maison, une œuvre d'art. J'étais là et j'attendais que l'homme que j'ai choisi m'apportât la flamme pour éclairer mon âme. Quand il n'arrivait pas exactement comme je l'espérais, j'étais déçue et je devenais malheureuse. C'était de sa faute. Il devait deviner mes attentes' et les combler comme dans un roman. »
(p. 277).*

Cette situation conduit l'héroïne à une prise de conscience de ses erreurs, ce qui se confirme à travers les propos de Victor, personnage de sa propre création, qui constitue pour elle un miroir dans lequel elle se voit, il lui reproche son échec conjugal. Durant son retour en France, Fatma déçue, délivre ses sentiments intérieurs :

« Je sentis venir le temps de l'incertitude et du sommeil difficile. Nulle brise ne vint faire de ce soir une cabane abandonnée au bord d'une plage ou d'un lac avec une porte entrouverte pour accueillir une âme fatiguée. Aucune lueur n'est apparue pour apaiser une conscience troublée. Nulle main n'est venue se poser sur mon épaule. J'étais arrivée insouciante comme une touriste. Je repars changée. La découverte des racines est une épreuve difficile. Comment aurais-je pu en soupçonner la gravité? J'ai grandi. Je ne suis plus une enfant émerveillée par la vie. Je suis sûre que mon homme est parti. Il m'avait prévenue. Je ne le croyais pas. Il m'avait encouragée à faire ce pèlerinage. Il devait savoir que ce choc allait me faire réfléchir mieux que tous les discours qu'il me tenait. Je découvre l'échec, et mes pleurs ne servent à rien. » (p. 293-294).

On dirait que l'héroïne ne peut se reconnaître qu'à travers le rapport avec son mari. Cet autre constitue donc pour elle une sorte de se voir telle qu'elle est.

Les premiers chapitres du roman accentuent sur le regard de l'héroïne envers les gens de sa tribu. Ce regard lui permet de connaître la profondeur de leur âme et de découvrir leurs intentions profondes.

Le regard comme moyen d'expression

Or, les regards des gens qui l'entourent sera pour elle un miroir dans lequel, elle se définit elle-même. Cette réflexion que l'individu porte sur lui-même ne peut se réaliser qu'à travers le regard de l'autre. Dans le cas de notre roman, les regards des parents de Fatma, de sa tante et enfin de son mari contribuent tous à son autocritique et à la prise de conscience de son individu.

Pour conclure, nous pouvons dire que le regard commence d'abord par un acte de perception qui se métamorphose en un acte de d'expression et d'appréhension de l'autre, et finit par devenir un acte de réflexion sur l'autre et sur soi.

Outre son importance en tant que moyen d'expression et de réflexion, le regard est aussi un objet de respect dans le roman. Pour les parents, c'est un moyen efficace pour mesurer le degré d'obéissance et du respect de leurs enfants. Mais, le regard possède aussi d'autres fonctions dans le roman, il constitue un moyen de défi et de résistance pour les personnages du roman. Ces fonctions du regard font l'objet de la partie suivante de notre mémoire.

Introduction

Quel langage que celui du regard !, les yeux sont rieurs, moqueurs, tristes, curieux, et jaloux, ils sont le lieu de plusieurs interprétations et constituent un moyen aussi éloquent que la parole.

De façon générale, le regard se définit par le mouvement ou la direction des yeux vers un objet, et par métaphore, la capacité intellectuelle d'un individu à appréhender une situation, il se présente comme un instrument susceptible de nous apporter des renseignements sur le monde qui nous entoure.

Par ailleurs, cette action de considérer les créatures et les objets avec attention est conçue pour un bon nombre de philosophes, psychanalystes et critiques littéraires comme étant le miroir de l'âme humaine.

A cet égard, le regard comme concept, instrument et thème a joué tout au long de l'histoire du savoir humain, un rôle au sein de plusieurs domaines à savoir : la peinture, la communication, la littérature, l'art, etc.

Depuis l'antiquité, les anciens orateurs avaient réservé une place de choix au regard dans leur discours, étant donné que ce dernier leur permet d'exprimer les sentiments intérieurs de façon à mieux convaincre l'auditoire du bien fondé de leur discours, comme le souligne Cicéron :

« Le pouvoir des yeux, la manière de leur donner de l'expression, mérite donc beaucoup d'attention. Pour la physionomie, il ne faut pas vouloir la faire trop agir, la changer sans cesse ; car on risquerait de tomber dans le ridicule ou dans la difformité. Ce sont les yeux qui doivent avoir tour à tour de la vivacité, du calme, de la pénétration, de la gaîté, montrer enfin tous les mouvements de l'âme de l'orateur toujours d'accord avec son discours. L'action est l'éloquence du corps ; elle doit être l'interprète fidèle de l'âme. Et la nature nous a donné les yeux, comme elle a donné au cheval et au lion la crinière, la

Introduction

queue, les oreilles, pour exprimer les sentiments intérieurs. »¹

En littérature, la notion du regard s'avère assez récurrente dans les œuvres littéraires, vu que les grands thèmes de ces écritures puisent leur vie et leur forme exclusivement de ce que l'œil voit et de ce que l'âme ressent. En effet, les écrivains comme les poètes ont bien parlé du langage du regard, ils se sont servis de ce discours sensoriel afin de décrire, juger et dévoiler les dedans des êtres. Cette importance donnée au regard est significative dans la mesure où il remplace la parole et devient omniprésent dans les interactions humaines.

C'est ce discours non verbal que nous tenterons d'analyser dans *Les yeux baissés*², ce roman comme son titre laisse deviner, est une œuvre où le regard occupe une place importante et constitue un moyen par lequel passent les rites et traditions marocaines. Dans ce livre, Tahat Ben Jelloun analyse la portée du regard et son influence dans la société marocaine.

Tahar Ben Jelloun est l'écrivain marocain le plus célèbre aussi bien au Maghreb qu'en Europe. Il s'est fait connu par son premier récit, *Harrouda*³, que certains ont considéré comme un roman à scandale. Depuis le prix Goncourt qui lui a été décerné en 1988, il jouit d'une grande notoriété. Il est l'auteur de plusieurs recueils poétiques et ouvrages narratifs qui récupèrent l'héritage du conte populaire arabe dans une prose poétique. Son œuvre a fait couler beaucoup d'encre puisqu'elle parle des sujets comme le déracinement entre deux cultures différentes, ainsi que l'oppression des femmes ; celles-ci sont réduites au silence et n'ont que les yeux pour s'exprimer.

¹ CHAKOU, Malika, *Etude sur le regard dans Les yeux baissés de Tahar Ben Jelloun, suivi de « Le regard fêlé »*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Université du Québec, p. 6, 2007.

² BEN JELLOUN, Tahar, *Les yeux baissés*, Editions du seuil, Paris, 1991, p. 298. Les renvois à cet ouvrage seront désormais mis entre parenthèses après les passages cités.

³ BEN JELLOUN, Tahar, *Harrouda*, Paris, Denoël, 1973.

Introduction

Dans *Les yeux baissés*, le thème du regard devient une obsession chez l'auteur, et constitue une charnière essentielle puisque l'œuvre s'ouvre avec les yeux de la narratrice et se ferme avec ceux des « *jeunes filles qui chantent* »⁴. (p. 298).

Les yeux, « *dernière instance de vérité* »⁵, expression empruntée à Barthes, sont chez Ben Jelloun la source de nombreux langages, et constituent le miroir vivant de différents tabous et interdits qui frappent la société marocaine.

Les yeux baissés, apparu en 1991 en France, est un ouvrage qui reprend des situations chères à Ben Jelloun, il raconte l'histoire de Fathma, une jeune fille berbère « *qui a Le don de lire dans les yeux des autres* »⁶. (p. 62). Elle habite son petit village au sud du Maroc, un village sans eau et sans route, que le sort paraît avoir frappé de malédiction. La narratrice jeune fille est porteuse d'un secret, confié à elle par son arrière grand-père, c'est le trésor caché dans la montagne. Son père est parti travailler en France en la laissant avec sa mère, son frère et sa détestable tante, l'incarnation du mal et de la méchanceté.

Après la mort de son petit fils, empoisonné par la tante, le père est venue prendre les siens pour s'installer à Paris, la petite fille découvre un nouveau monde qui l'effraie et la fascine. Sa famille, par deux fois reviendra au village puis repartira en France, et la narratrice traversera dans ce désordre de l'esprit, les étapes de la vie : premier amour, premiers dégoûts.... Ce passage d'une culture à une autre permet à l'héroïne de découvrir un autre monde et des valeurs différentes de son peuple. Ainsi, l'itinéraire et l'apprentissage de l'héroïne sont la quête de toute une communauté pour échapper à la fatalité du malheur.

⁵ Roland Barthes, *Sur Racine*, Editions du Seuil, Paris, 1963, p.64.

Introduction

Notre travail se veut une étude du regard et sa relation avec la société marocaine, rappelons que Ben Jelloun croit que « *chaque société a un écran où apparaissent les signes autorisés* »⁷, cette citation tirée de son roman *Harrouda*, souligne l'importance que le romancier accorde aux signes dans son univers romanesque. Ces signes qu'ils soient la prise de la parole dans *Harrouda*, ou la libération du regard dans *Les yeux baissés* montrent le désir évident de l'écrivain d'attribuer aux gestes une dimension humaine importante.

Etant donné que le thème de notre étude s'annonce depuis l'intitulé même du roman, la problématique générale qui préside à notre présent projet se pose à travers l'interrogation suivante :

Si le regard peut à lui seul s'ériger en un discours et fonctionner comme fait culturel, comment Ben Jelloun le mobilise-t-il dans *Les yeux baissés* ?

Nous émettons alors les hypothèses suivantes :

-le regard se présente comme objet de respect et de défi, de soumission et de révolte dans les interactions socioculturelles.

-le regard constitue le moyen par lequel passent les rites et pratiques dans la société marocaine.

Notre objet visera à mettre en évidence le lien entre le thème du regard et la condition féminine, lien que l'auteur ne cesse d'investiguer d'un roman à un autre, et examiner comment les regards sont agencés et quelle connotation nous pouvons les donner.

Notre travail fera appel aux approches suivantes :

Une approche psychocritique ; pour étudier les différents aspects moraux des personnages dans le roman, et une approche symbolique ; afin

⁷ BEN JELLOUN, Tahar, *Harrouda*, Op.cit, p, 191.

Introduction

d'évoquer la symbolique du regard dans la culture et tradition arabe et musulmane.

Tout au long de notre étude, nous essayerons d'analyser ce regard et sa fonction dans le texte *Les yeux baissés*, en faisant appel à la culture marocaine, pour cela, nous avons jugé de subdiviser notre travail en trois chapitres.

Le premier chapitre portera sur le regard comme moyen d'expression pour les différents personnages du roman. Nous verrons par la suite, comment par moments, ce regard s'intériorise pour devenir un élément permettant l'introspection de soi.

Dans le deuxième chapitre, nous analyserons le regard qui se fait objet de respect de l'autre, qui est une valeur fondamentale au Maroc. Nous verrons également comment la puissance du regard, aidée par l'imagination de l'héroïne, pour lutter contre sa tante et toute personne qui essaye de l'intimider.

Le troisième chapitre portera sur l'aspect culturel du regard. Nous évoquerons les différentes traditions et symboles culturels liés au regard, et qui représentent l'idée du Bien et du Mal, comme La main de Fatma et son corollaire Le mauvais œil.

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons dire que *Les yeux baissés* de Tahar Ben jelloun est un roman qui se greffe au carrefour de deux cultures. La narratrice, qui est venue avec ses parents de son village berbère du Haut Atlas marocain pour s'installer à Paris, est un personnage qui suit toutes les étapes de ceux qui doivent trouver leur place dans un pays d'accueil. Son histoire est exemplaire : elle commence par la fascination pour terminer par le désenchantement. Selon Jaques Noiray est :

« L'occasion pour le romancier d'évoquer l'apprentissage difficile d'une langue et d'une culture(...), l'impossibilité aussi de se situer vraiment entre le pays d'origine, tours regretté, toujours rêvé, mais déjà perdu, et le pays d'accueil, dont on finit par comprendre qu'il ne peut être tout à fait son pays. », 85.¹

L'héroïne Fatma vit alors un pied dans le village, un pied dans la France, écartelée entre une culture remplie d'ignorance et d'injustice, et une autre symbolisant la lumière, la liberté et l'épanouissement.

Ainsi, l'héroïne se présente-elle comme une enfant accaparée entre tradition et modernité. Sa vie au village est marquée par l'angoisse. Elle se trouve négligée par sa mère, abandonnée par son père parti travailler en France et maltraitée par une tante qui plonge de plus en plus dans la folie. Mais ce qui caractérise surtout le personnage de Fatma, est le pouvoir que possède son regard, celui-ci constitue une charnière essentielle dans le roman.

En effet, le regard ponctue le texte de Ben jelloun de manières variées et se charge de diverses fonctions. La première de ces fonctions qui jaillit du texte est le rôle de l'expression. Les yeux semblent exprimer les sentiments à l'intérieur des personnages du roman.

L'héroïne possède un regard qui lui permet de découvrir les êtres qui l'entourent, de lire à travers leurs yeux, les expressions de leurs sentiments

¹ NOIRAY, Jaques, *Littératures francophones. I. Le Maghreb*. Paris, Belin, 1996.

Conclusion

profonds. Le premier individu auquel se trouve opposée est sa tante Slima. C'est une opposition qui se passe de parole, car le regard, à lui seul, est plus que suffisant pour transmettre le message. Les yeux de Slima expriment la jalousie, la colère, la haine. A l'opposé, se présentent le calme et la froideur du regard de Fatma.

En outre, le regard manifeste aussi l'amour qui unit les parents de Fatma et dont elle se demande si elle connaîtra un tel amour.

Le regard est aussi un moyen permettant l'introspection de soi. Fatma regard le monde qui l'entoure et ce regard porté sur le monde finit par se regarder elle-même et se comprendre. Mais le regard n'est pas seulement un moyen d'expression, il est aussi un objet de défi permettant à l'héroïne de résister à sa tante et à toute personne qui essaye de l'effrayer. Son regard rejette les codes traditionnels et l'aide à contrecarrer la méchanceté de cette femme. Elle est capable de se révolter en ayant recourt au regard et au pouvoir de l'imagination.

Outre sa fonction en tant qu'objet de défi et de révolte, le regard constitue aussi un fait culturel qui encadre la vie de l'héroïne et que nous le trouvons dans tout ce qui constitue la culture locale du Maroc. Il se lie aussi à l'idée du Bien et du Mal, le regard devient alors le lieu de plusieurs superstitions et croyances solidement ancrées dans la tradition marocaine.

L'étude des *Yeux baissés* nous a permis de comprendre ce qui a motivé l'écriture de cette œuvre chez Ben jelloun. Dans cette œuvre, l'auteur reprend un thème abordé à plusieurs reprises dans son écriture, thème auquel, lui aussi s'identifie, c'est le problème des immigrés maghrébins en France. Mais la question se complique parce que le personnage central de son récit est une jeune femme, ce qui rend sa quête identitaire encore plus difficile vu le statut de la femme dans la culture

Conclusion

arabo-musulmane. En fait, la condition de la femme constitue une figure centrale de son œuvre. L'auteur traite du problème de l'identité féminine et des brimades qui lui sont inhérents, tout en le liant aux yeux et au thème du regard. Ces deux sujets qui reviennent souvent dans son écriture traduisent son désarroi profond envers la société marocaine et expliquent son espoir pour une société meilleure et un statut considérable de la femme marocaine.

En faisant le lien entre le thème du regard et la condition féminine, L'auteur décrit la situation difficile que vivent les femmes marocaines dans un monde fait par l'homme et pour l'homme, monde où elle se voit privée de son droit fondamental qui est le regard.

A la lecture des *Yeux baissés*, on avait l'impression que Ben jelloun veut par le regard, extraire le sens véritable, mais voilé de l'identité humaine et le sens caché des choses. Il présente l'héroïne comme une jeune fille qui avait des yeux immenses et que tout l'univers puise sa vie sur les yeux de cette jeune fille. Ce qui la distingue des autres filles de sa tribu.

Par ailleurs, il présente la tante Slima comme un personnage horrible, femme stérile et incarnant le mal, pour décrire la lente agonie de la tribu, provoquée par la sécheresse, l'exode des habitants et l'immigration des hommes qui condamne le village à une sorte de stérilité.

Au début du roman, l'héroïne se présente comme une analphabète, car au village, les filles n'avaient pas accès à l'école et elles sont toujours privées de ce lieu exclusivement masculin, ce qui explique les conditions difficiles que mènent les femmes de village.

Ainsi, la mère de Fatma est l'exemple des femmes de la société traditionnelle marocaine, l'auteur la présente comme une femme effacée,

Conclusion

soumise et silencieuse, pour décrire le statut des femmes dans la communauté arabo-musulmane.

En adoptant les valeurs occidentales, Fatma veut se libérer du poids de la tradition et elle décide de ne pas suivre l'exemple de sa mère, ce qui lui vaut l'échec dans sa relation conjugale. L'auteur semble donner une morale à la fin du roman, c'est que c'est une erreur de s'écarter de ses valeurs traditionnelles et de modifier l'éducation reçue de ses parents.

Les objectifs que nous sommes fixées au début de notre étude sont atteints. Nous avons réussi à mettre en évidence les différentes fonctions du regard dans *Les yeux baissés*, nous avons également examiné les différents regards agencés dans le roman et les connotations qui lui sont inhérentes comme l'amour, la mort, la tristesse et la jalousie. Nous avons évoqué le lien entre le thème du regard et l'écriture. Le geste des Yeux baissés est aussi le lien entre le lecteur (qui baisse les yeux) et le scripteur (qui les baisse pour écrire). Ne pouvait-on dire alors que *Les yeux baissés* est un regard qui se fait écriture ?

Références bibliographiques

I- Œuvre littéraire

- BEN JELLOUN, Tahar, *Les yeux baissés*, Paris, Editions du Seuil, 1991.

II-Œuvres de l'auteur

- BEN JELLOUN, Tahar, *Harrouda*, Paris, Denoël, 1973.

III- Ouvrages théoriques et critiques

- BOURKHIS, Ridha, *Tahar Ben Jelloun : La poussière d'or et la face masquée*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- BOUSTANI, Carmen, *Oralité et gestualité, la différence homme /femme dans le roman francophone*, Paris, Karthala, 2009.
- ELBAZ, Robert, *Tahar Ben Jelloun ou l'inassouvissement du désir narratif*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- FAROUK, May, *Tahar Ben Jelloun : étude des enjeux réflexifs dans l'œuvre*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- GONTARD, Marc, *Violence du texte, La littérature marocaine de langue française*, Paris, L'Harmattan, 1981.
- Le Coran, sourate XXIV, *La Lumière*, versets 30 et 31. (Traduction Régis Blachère), Maisonneuve, Paris, 1957.
- LUZY, Antoine, *La puissance du regard*, Paris, Dangles, 1990.
- MARCELLI, Daniel, *Les yeux dans les yeux, L'énigme du regard*, Paris, Albin Michel, 2006.
- MORENCY, Jean, *Un roman du regard. La Montagne secrète de Gabrielle Roy*, Québec, Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, Collection « Essais », 1985.

Références bibliographiques

- MOUZAIA, Laura, *Le féminin pluriel dans l'intégration*, Paris, Karthala, 2006.
- SOW, Fatou, *Recherche féministe francophone, Langue, identité et enjeux*, Paris, Karthala, 2009.
- ZAHI, Farid, *D'un regard, L'autre, L'art et ses méditations au Maroc*, Marsam Editions, Maroc, 2006.

IV- Articles et thèses

- CHAKOU, Malika, *Etude sur le regard dans Les yeux baissés de Tahar Ben Jelloun, suivi de « Le regard fêlé »*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Université du Québec, 2007.

-SASSINE, Antoine, «*La Lecture du regard chez Tahar Ben Jelloun*», *Litte Realite*, Autumn-Winter, 2000.

-SEGARA, Marta, «*Les Yeux baissés de Tahar Ben Jelloun: parole versus écriture ou la confrontation du moi et de l'autre*», *Studia Neophilologica : A Journal of Germanie and Romance Languages and Literature*, 1993.

V- Dictionnaires

-AZIZA C, OLIVIERER C, SCTRICK R. *Dictionnaire des types et caractères littéraires*, Paris, Nathan, Paris, 1978.

-AZIZA C, OLIVIERER C, SCTRICK R. *Dictionnaire des symboles et des thèmes littéraires*, Paris, Nathan, , 1978.

Références bibliographiques

-CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982.

-PONT-HUMBERT, Catherine, *Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances*, Paris, Hachette, 1995.

VI- Sitographie

<http://www.Limag.refer.org/thèses>.

<http://www.Taharbenjelloun.org>.

<http://www.Fabula.org>.

<http://www.Persée.fr>.

<http://www.Wikipédia.org>.

<http://www.Erudit.org>.